

ble s'est passé hier dans un train du P.-L.-M. Vers onze heures et demie, au moment où le train de Tarascon arrivait devant la gare des Mazes, près Montpellier, la sonnette d'alarme faisait stopper le train, et, dans un compartiment de 3^e classe, on trouvait un homme couvert de sang et ayant reçu plusieurs coups de sabre. On transporta le malheureux à l'hôpital de Lunel, où il déclara qu'il se trouvait dans le wagon avec un officier qui donnait des signes d'exaltation et, tout d'un coup, s'était jeté sur lui en le traitant de dreyfusard, sans qu'aucune discussion ait eu lieu entre eux.

Ce matin, vers trois heures et par quatre degrés au-dessous de zéro, le régisseur de la campagne Caizergues, près de Perols, était éveillé par un vacarme partant de la cuisine. Descendant aussitôt, il se trouvait en présence d'un homme complètement nu qui gesticulait et parlait de coups de sabre. Après avoir confié le malheureux à la surveillance de plusieurs personnes, le régisseur vint à Montpellier, avertir les autorités. Peu après, la gendarmerie trouvait dans les champs un sabre et un costume d'officier du 59^e de ligne. Le malheureux n'était autre que M. Colin, lieutenant au 59^e, en garnison à Pamiers, et c'était lui qui, dans un accès de folie, avait donné des coups de sabre à son compagnon de voyage, dans le train de Tarascon.

Cet officier, auquel on avait accordé un congé assez long, en raison d'un certain dérangement d'esprit qu'on avait remarqué chez lui, se rendait à Paris. En gare de Carcassonne, apercevant un Espagnol qui portait un sac de pommes de terre, il avait cru que c'était un anarchiste portant des bombes et l'avait obligé à ouvrir son sac. En gare de Cette, il avait fait une algarade du même genre.

Le voyageur qu'il a blessé est un sieur Fourchet, négociant en vins, domicilié à Beaune (Côte-d'Or). Après avoir reçu des soins, il a pu continuer sa route. Le lieutenant Colin a été conduit à Montpellier et placé en observation dans une cellule de l'hôpital, où il a mis son lit en pièces.

Manifestation patriotique

ALGER. — L'arrivée du paquebot *Général Chanzy* transportant un bataillon du 20^e de ligne a été marquée aujourd'hui par une manifestation chaleureuse en l'honneur des officiers et soldats nouveaux venus sur la terre d'Afrique. Aussitôt le bateau signalé, les quais s'emplissent de monde. La foule forme un curieux mélange de militaires aux uniformes les plus variés, de dames en élégantes toilettes et de promeneurs endimanchés. Un grand nombre de zouaves débrouillards se juchent sur les tonneaux amarrés à quai afin d'apercevoir de loin leurs camarades de France. L'effet est pittoresque.

La musique des zouaves et la nouba des tirailleurs trouvent difficilement une place. Au moment où le paquebot accoste, la *Marche des Zouaves* est exécutée, et les lignards massés à l'arrière applaudissent frénétiquement. Non moins grand est l'enthousiasme pour la nouba des tirailleurs.

La municipalité d'Alger se rend à bord, dans le salon réservé des officiers. M. Voinot, maire d'Alger, s'adressant à M. le lieutenant-colonel Pertit, dit que la ville d'Alger est heureuse de recevoir ses hôtes et qu'elle s'apprête à les acclamer chaleureusement. Le lieutenant-colonel répond qu'il conservera précieusement le souvenir de cette réception. Un bouquet aux couleurs françaises lui est alors offert par un ouvrier, au nom des anciens combattants de 1871.

Le débarquement des troupes s'effectue avec lenteur. Elles se rassemblent enfin et s'ébranlent tandis qu'une immense acclamation retentit. Elles se rendent aux casernements du dépôt dont les grilles ont été décorées de trophées de drapeaux et de feuillage mêlés ; là, le quart de vin et le quart de café traditionnels sont distribués aux soldats, tandis que les officiers de France et d'Algérie fraternisent en un apéritif d'honneur.

A sept heures, les troupes partent par train spécial pour Blida.

Argus.

LES CONCERTS

Hier encore, j'ai pu arranger ma journée de façon à la passer moitié au Cirque, moitié au Châtelet.

J'ai d'abord entendu, comme dimanche dernier, la *Symphonie en la* de Beethoven. Mais M. Richard Strauss était remplacé au pupitre par M. Chevillard, qui s'est taillé un gros succès en conduisant classiquement, simplement, remarquablement d'ailleurs, et « à la française », cette œuvre devenue, chez nous — j'en prends à témoin MM. Mottl, Nikisch et Weingartner, — le morceau de concours des chefs d'orchestre. Inutile, n'est-ce pas? de décerner des prix. Je préfère vous parler de *Buona Pasqua*, ouverture de M. Gaston Carraud, dont le programme du concert des Champs-Élysées annonçait la première audition.

L'auteur, ancien pensionnaire de la villa Médicis, aime Rome d'une passion fervente. En divers articles — c'est un de nos plus distingués confrères — il l'a franchement avoué et il le proclame dans son ouverture où il a voulu montrer la Ville éternelle toute joyeuse du tintement nouveau des cloches trop longtemps muettes, de la claire sonnerie des trompettes appelant le peuple à l'église. Cette pièce instrumentale est purement descriptive. On n'y voit que l'extériorité d'un spectacle : cortèges resplendissants mus par les pieuses vibra-

tions du bronze, foules frémissantes réveillées par le mystique clairon matinal, sans ressentir aucune émotion de ce qui fait la grandeur même de ce spectacle. Le titre, à mon sens, exigeait autre chose qu'un tableau. Celui-ci, où abondent les détails amusants, les jolies couleurs, a, en somme, beaucoup de grâce décorative et je n'hésite pas à me ranger du côté de ceux qui l'ont applaudi.

J'ai quitté le Cirque assez tôt pour assister, au Châtelet, à la reprise de *Roméo et Juliette*, que M. Colonne a fait précéder de la vibrante et fière ouverture du *Roi d'Ys* et du prélude du quatrième acte de *Messidor*, dont il donnait la première audition au concert. Bien que cette audition fût achevée lorsque je suis arrivé, je sais qu'elle a été de tous points remarquable et que l'orchestre, interprète à la fois très fidèle et très personnel de mon humble musique, s'y est surpassé.

La *Symphonie dramatique* d'Hector Berlioz a retrouvé son succès d'enthousiasme de jadis, gardant sa souveraine et pure beauté victorieuse en les tumultes de son introduction instrumentale ; en les chœurs solennels, les admirables strophes élogiques, l'aérien scherzetto de son prologue ; en sa fête chez Capulet, où chantent, avec toutes les joies et toutes les ardeurs, toutes les mélancolies et toutes les souffrances ; en sa scène d'amour, si affectueuse, si tendre et si passionnée ; en l'envolement léger de son féérique intermède de la reine Mab ; en les tristes litanies de son douloureux convoi funèbre de Juliette et en son vraiment sublime finale réconciliateur, un des morceaux d'art les plus grandioses, les plus magnifiques qui existent. Rien n'a « bougé », comme on dit, dans ce chef-d'œuvre né d'un acte de cœur — rappelez-vous Paganini, bouleversé un soir par l'exécution d'*Harold*, se précipitant à la rencontre de Berlioz, se jetant à ses genoux, lui baisant les mains et, le jour suivant, lui envoyant un chèque de vingt mille francs pour lui permettre d'écrire, à l'abri de la misère, un nouvel ouvrage, qui fut *Roméo* — chef-d'œuvre où le maître a mis tout son cœur. Et c'est avec tout son cœur aussi que M. Colonne le remonte de temps en temps, avec toute sa dévotion, toute sa compréhension des éblouissantes et prodigieuses splendeurs qui, autrefois, déchaînèrent tant de critiques absurdes et haineuses. Quant au présent, je ne saurais trop louer la voix délicieusement jolie et fraîche, le talent souple et sûr de Mme Emile Bourgeois. Je cite aussi M. Mauguère, excellent dans le scherzetto que l'on a bissé d'acclamation, et M. Auguez. Mais l'orchestre mérite un compliment spécial pour sa puissance, sa légèreté, sa précision, sa fantaisie. Les interprètes et le public d'hier ont dignement honoré la glorieuse mémoire d'Hector Berlioz.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2 : *Mercadet*, comédie en trois actes, en prose, de H. de Balzac.

Distribution :

M. de La Brive	MM. Baillet de Latture
Mercadet	J. Truffier
Violetta	Pierre Laugier
Verdelin	Clerh
Pierquin	Dehelly
Minard	Louis Delaunay
Méricourt	Barral
Goulaud	Croué
Justin	Mmes Amel
Virginie	Bertiny
Julie	Lynès
Thérèse	Thérèse Kolb
Mme Mercadet	

La Cigale chez les Fourmis, comédie en un acte, en prose, de M. E. Legouvé et Eugène Labiche.

Distribution :

Chameroy	MM. Clerh
Paul de Vineuil	Louis Delaunay
Un domestique	Falconnier
Henriette	Mmes Renée du Minil
Mme Chameroy	Fayolle

— Au théâtre Antoine, à huit heures et demie, *Mademoiselle Julie*, tragédie, en prose, en un acte, d'Auguste Strindberg, traduction de Charles de Casanove et Georges Loiseau.

Distribution :

Jean	M. Arquillière
Mlle Julie	Mlles Eugénie Nau
Christine	Luce Colas

— Au théâtre du Vaudeville, sixième spectacle d'abonnement, 2^e série des lundis (cartes bleues), *Georgette Lemeunier*.

A l'Opéra-Comique :

Hier, en matinée, Mlle Courtenay a chanté pour la première fois, et avec succès, le rôle de Lakmé.

L'Académie des beaux-arts, dans sa dernière séance, a fait choix du texte qui sera distribué aux compositeurs pour le prochain concours Rossini. C'est une scène lyrique de M. Paul Collin, intitulée *Matrèna Kotschoubéï*, pour laquelle l'auteur s'est inspiré, jusqu'à un certain point, du *Pollava* de Poushkin, le grand poète russe. Cette scène comprend quatre épisodes courts, un prologue et un épilogue.